

La côte orientale de l'Afrique

A. I. Salim

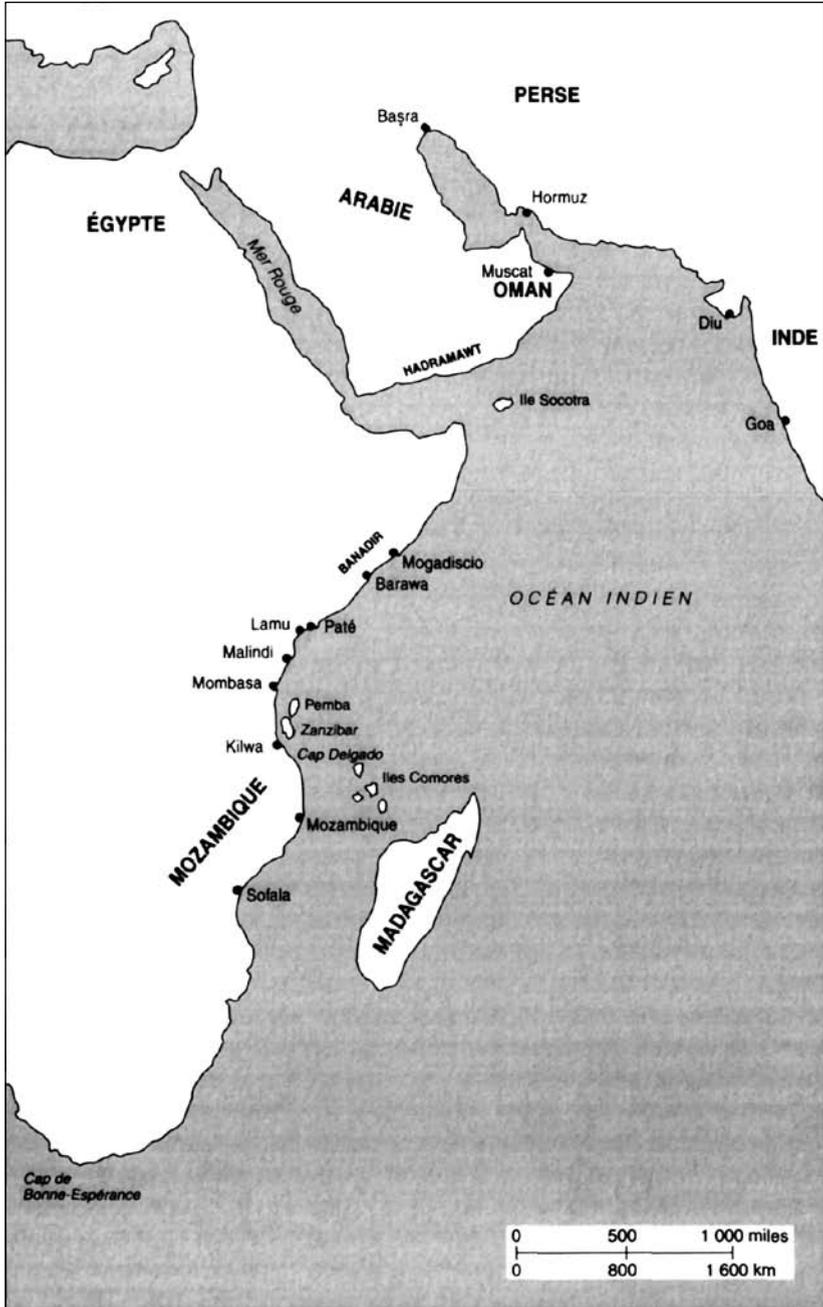
La période qui s'étend du XVI^e au XVIII^e siècle s'ouvre par l'arrivée des Portugais¹ au large de la côte orientale de l'Afrique et prend fin avec les tentatives des Arabes omani pour établir une espèce d'hégémonie sur le littoral. Entre ces deux grandes dates de leur histoire, les villes et les peuples de la côte ont connu des changements importants, voire radicaux, sur les plans économique, social et politique. Certaines villes qui avaient atteint au faîte de la grandeur ont périclité, d'autres sont passées de l'obscurité à la gloire, beaucoup ont disparu à jamais et rares sont celles qui ont traversé toute cette période en conservant sans cesse leur importance. Les vicissitudes de leur histoire peuvent être attribuées à bien des facteurs, l'intervention portugaise, si importante soit-elle, n'étant qu'un élément parmi d'autres.

La côte au début du XVI^e siècle

En 1500, la côte connaissait encore un âge d'or. Les ruines qui subsistent et les vestiges de la culture matérielle qui remontent aux XV^e et XVI^e siècles en témoignent. Elles étaient prospères, ces villes construites en pierre, de plus en plus peuplées, «avec leur système sanitaire perfectionné et leurs cours étroites; les perles de verre y étaient très prisées et la porcelaine était d'usage courant²».

1. Pour les sources originales portugaises, qui sont nombreuses, consulter C. R. Boxer et C. de Azevedo, 1960; R. Oliver et G. Mathew, 1963; E. B. Martin, 1973; E. A. Alpers, 1975a.

2. G. Mathew, 1963, p. 121-122.



25.1. Le bassin occidental de l'océan Indien (d'après A. I. Salim)

C'est là une impression générale. Un examen plus approfondi révélerait divers degrés de bien-être économique et matériel. À la veille de l'intervention portugaise, Kilwa, si elle ne déclinait pas encore, cessa de se développer comme au XV^e siècle³ où son essor avait été dû en grande partie au monopole du commerce de l'or de Sofala qu'elle détenait, après l'avoir arraché à Mogadiscio à la fin du XIII^e siècle ou au début du XIV^e. Avant l'arrivée des Portugais, le commerce de Kilwa avait été tourné vers la mer plutôt que vers le continent. Il n'existe aucun document ou vestige archéologique indiquant que Kilwa Kisiwani eût été reliée par des routes commerciales terrestres au sud de la Zambézie, où se trouvaient des mines d'or⁴.

Il semble qu'avant l'arrivée des Portugais, cet État insulaire n'ait pas fait d'autre commerce avec le continent que celui des denrées alimentaires. À la fin du XV^e siècle, Kilwa avait perdu le contrôle de Sofala. D'un point de vue politique, son influence diminuait aussi sur la côte Nord dont elle avait grand besoin pour son commerce. La succession rapide de ses souverains — treize en un peu plus d'un demi-siècle, entre 1442 et 1498 — traduisait un malaise politique intérieur qui minait sa puissance et sa vitalité, cependant que ses mauvaises relations avec Zanzibar reflétaient une faiblesse chronique des villes swahili : des dissensions internes favorisaient l'intervention de forces extérieures. Ce phénomène devait se reproduire bien souvent dans d'autres villes de la côte, facilitant notamment l'intervention et l'hégémonie portugaises et, plus tard, omani.

En 1454, Zanzibar tentait d'installer son candidat sur le trône de Kilwa. Au début du XVI^e siècle, Zanzibar n'était cependant pas, politiquement ou économiquement parlant, une des principales villes de la côte. L'île de Zanzibar était elle-même divisée en cinq territoires au moins dont chacun avait son chef. Mombasa, en revanche, qui s'était considérablement développée, comptait en 1500, avec Kilwa et Malindi, parmi les cités-États de première grandeur. Ibn Baṭṭūṭa avait rapporté, en 1331, qu'elle ne s'étendait pas sur le continent et qu'il n'y poussait pas de céréales, bien qu'on y cultivât des bananes et des agrumes. Mais lorsque Vasco de Gama la visita en 1498, elle était devenue « une grande cité commerçante aux boutiques nombreuses⁵ ». Ses marchands jouaient un rôle important dans le commerce de la côte méridionale jusqu'à Angoche. La ville, située sur une île, avait également établi des relations commerciales avec son arrière-pays : elle en tirait du miel, de la cire et de l'ivoire. Ce commerce explique peut-être l'essor remarquable et soudain de Mombasa qui, à l'arrivée des Portugais, était « la cité-État la plus puissante de la côte⁶ ».

Malindi, la grande rivale de Mombasa, était elle aussi une ville prospère au début du XVI^e siècle. Son commerce était fondé principalement sur l'exportation de l'ivoire et accessoirement de produits tels que l'or de Sofala, la cire d'abeille, l'ambre gris et le copal. Contrairement à la plupart des autres centres de peuplement de la région, Malindi possédait, même au XVI^e siècle, de vastes

3. *Ibid.*, p. 124.

4. E. A. Alpers, 1975a, p. 41.

5. Cité par E. B. Martin, 1973, p. 31.

6. E. A. Alpers, 1975a, p. 45.

plantations où des esclaves cultivaient du riz et du millet⁷. Les premiers Portugais qui la visitèrent furent impressionnés par la grande variété et la qualité des fruits, des légumes et des viandes qu'on y trouvait, ainsi que par la disposition de la ville. Cela fut peut-être une des principales raisons pour lesquelles ils établirent avec elle de si bonnes relations; en effet, leurs navires étaient ainsi assurés d'un approvisionnement régulier en eau et en vivres.

Plus au nord, l'archipel de Lamu était morcelé en petits sultanats — il en existait même trois sur une seule île: Paté, Siyu et Faza. En conflit quasi permanent, ils ne purent faire front commun contre le nouvel envahisseur portugais. Au début du XVI^e siècle, Lamu n'avait pas encore atteint l'époque de sa plus grande prospérité, alors que sa voisine, Manda, avait connu son apogée longtemps auparavant, à la fin du IX^e siècle. La ville de Lamu existait déjà, à l'endroit qu'elle occupe actuellement, au milieu du XIV^e siècle et comme Kilwa, elle fut probablement fondée par des immigrants venus de la partie moyen-orientale de l'empire musulman⁸.

Outre ces importants centres commerciaux, il y avait une myriade de petites agglomérations qui subissaient souvent l'influence de l'une ou l'autre des grandes cités-États. Ainsi, les îles Mafia dépendaient dans une certaine mesure de Kilwa, et Mtangata et Vumba de Mombasa. Les grandes villes étaient plutôt tournées vers le commerce maritime international, tandis que les petites vivaient davantage de l'agriculture et de la pêche. Le nombre des centres de peuplement créés sur la côte orientale de l'Afrique, entre la côte de Banadir et les bouches du Zambèze, du IX^e au XX^e siècle, a été estimé à 173⁹. Sans prétendre être définitive ou rigoureusement exacte, cette estimation donne une idée des tendances et de l'évolution générales. Elle confirme que la période allant du XIII^e au XVI^e siècle, où ces centres proliférèrent (plus d'une centaine furent créés), constitue bien l'« âge d'or » de la côte.

Il est plus difficile d'évaluer la superficie de ces agglomérations et le nombre de leurs habitants mais, dans certains cas, nous disposons de renseignements qui nous facilitent la tâche. Il semble, par exemple, que Malindi ait occupé à l'époque une superficie moindre qu'aujourd'hui, la ville fortifiée ne pouvait s'étendre sur plus de 600 mètres du nord au sud, le long du rivage, et sur plus de 240 mètres du littoral vers l'intérieur des terres¹⁰. Sa population en 1498, calculée sur la base de 1 000 maisons de pierre occupées, est estimée à environ 3 500 habitants¹¹. Ce chiffre ne comprend évidemment pas la main-d'œuvre qui travaillait dans les plantations de la ville et qui vivait probablement dans des huttes faites en pisé, ni les citoyens les plus pauvres. Les chiffres avancés ne peuvent donc être que très approximatifs, voire hypothétiques. Mombasa et Lamu sont les villes aux constructions en pierre

7. E. B. Martin, 1973, p. 30. Rien dans les sources portugaises n'indique qu'il y ait eu une réelle traite des esclaves au sud de la côte de Somalie pendant la présence des Portugais. Vespucci, sur qui Martin s'appuie pour établir qu'il y avait des esclaves à Malindi, affirme qu'ils étaient originaires de Guinée.

8. J. de V. Allen, 1981, p. 1; E. A. Alpers, 1975a, p. 40.

9. *Ibid.*, p. 320-321.

10. E. B. Martin, 1973, p. 19-20.

11. *Ibid.*, p. 28. Vasco de Gama évaluait, en 1502, la population de Kilwa à 12 000 habitants.

qui ont survécu le plus longtemps, et ce sans interruption, alors que toutes les autres ont connu des éclipses temporaires ou ont disparu¹².

La fragmentation politique de la côte était assez largement compensée par l'homogénéité religieuse et culturelle qui existait dès le début du XVI^e siècle. La juxtaposition ou le mélange, selon des proportions variables, d'ethnies africaines, arabes et *shīrāzī* aboutit à la constitution d'un nouveau groupe culturel qui devait recevoir par la suite le nom de Swahili, ou peuple de la côte. Bien entendu, les Swahili n'adoptèrent ce nom générique que plus tard. En ce temps-là, ils formaient simplement des groupes urbains dont les élites et les familles dirigeantes, bien qu'issues de mélanges ethniques, s'attribuaient souvent pour des raisons de prestige une origine arabe ou *shīrāzī* contestable, ou prenaient des noms qui faisaient référence aux régions de la côte dont elles étaient originaires, tels les Wachangamwe, les Wafaza, les Wapate, etc.¹³.

Si la côte était morcelée du point de vue politique et si ses habitants appartenaient à différents groupes d'allégeances locales diverses, certains facteurs de leur évolution contribuèrent toutefois à donner à l'ensemble de ces peuples une culture à peu près homogène. Au premier rang de ces facteurs figuraient les éléments africains qui leur étaient communs, notamment le kiswahili qui allait bientôt devenir la langue véhiculaire des peuples de la côte. L'islam et, dans une moindre mesure, l'influence arabe jouèrent également un rôle important, encore que cette dernière n'ait prévalu qu'au XIX^e siècle. L'introduction d'éléments arabes et d'éléments *shīrāzī* dans une société essentiellement africaine, bantu très probablement, a certainement contribué à la différenciation ethnique puis culturelle, avec l'essor de l'islam, des peuples de la côte.

La culture islamique a incontestablement exercé une influence profonde dans cette région. Voilà ce qu'en dit J. de V. Allen: « L'introduction de l'islam a eu sur la culture swahili un effet profond et durable. Elle a certainement donné au concept d'urbanisation toute une série de dimensions nouvelles, culturelles et religieuses; les habitants des villes, ou du moins une partie d'entre eux, se sont dès lors distingués des autres par un certain nombre de caractéristiques, dont leur religion, [...] sans d'ailleurs que l'influence de l'islam se limite au domaine religieux. Entre les X^e et XV^e siècles ou le début du XVI^e, la philosophie, les sciences, les techniques, notamment celles de l'architecture, et la civilisation en général avaient atteint dans le monde musulman un degré de perfection inégalé dans le monde. La côte swahili se trouvait maintenant pour ainsi dire branchée, fût-ce de façon précaire et intermittente, sur cette source profuse de créativité intellectuelle; elle recevait périodiquement la visite de lettrés comme Ibn Baṭṭūṭa, d'artistes, d'artistes et de beaucoup d'autres qui contribuèrent à l'essor de la culture swahili¹⁴. »

En fait, la culture swahili est une modalité régionale de la culture musulmane, régionale parce que marquée par la culture propre de l'Afrique orien-

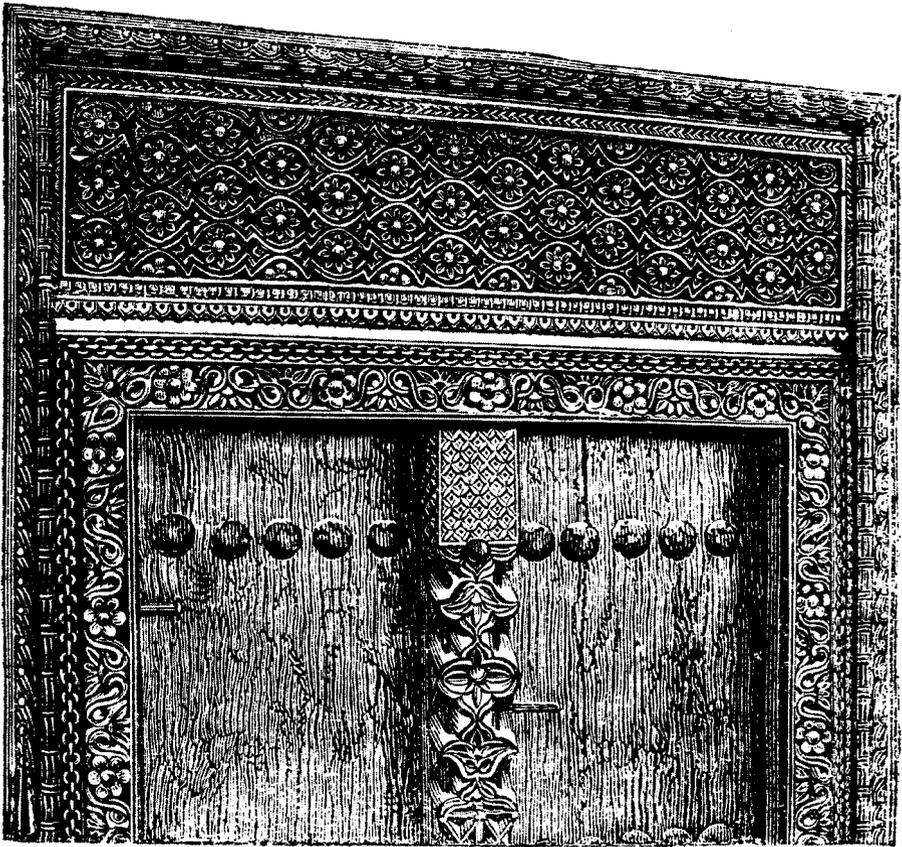
12. J. de V. Allen, 1974.

13. Voir, par exemple, F. J. Berg, 1968, p. 35-36, et 1971.

14. J. de V. Allen, 1976c, p. 17-18.

tales, qu'elle a dans une large mesure assimilée. Le kiswahili, devenu la langue véhiculaire des peuples de la côte, constitue, bien qu'il ait emprunté à l'arabe un grand nombre de mots au cours des siècles, le principal des apports africains à la culture swahili. Il en est d'autres, non négligeables, parmi lesquels on peut citer les rituels pratiqués à l'occasion des naissances, des mariages, des funérailles et de l'investiture des chefs, la croyance aux esprits, les danses traditionnelles. La culture swahili résulte « de la fusion dans le creuset que constituait le milieu urbain des valeurs et des coutumes de plusieurs peuples originaires tant d'Afrique que d'autres régions en bordure de l'océan Indien¹⁵ ».

Certaines villes de la côte connaissaient, au début du XVI^e siècle, une opulence particulièrement remarquable. Les dirigeants habitaient des palais et les membres de l'élite des maisons de pierre, souvent à plusieurs étages, construites autour de cours centrales. « Les demeures les plus riches étaient



25.2. Porte sculptée, Zanzibar.

[Source : D. Livingstone, *Last journals*, Londres, John Murray, 1874, vol, I, p. 30. © Royal Commonwealth Society Library.]

15. *Ibid.*

ornées de ces portes en bois délicatement sculptées qui constituaient l'une des plus insignes caractéristiques de l'ancienne culture swahili¹⁶». Les objets de luxe importés dont les citadins se servaient reflétaient leur haut niveau de vie : tissus de damas, de soie et de satin, objets en cuivre, porcelaines de Chine, récipients de verre et perles de verre du Moyen-Orient. Les marchands de Kilwa, de Malindi et de Mombasa poussaient aussi loin à l'est que Malacca pour vendre les produits de l'Afrique orientale — or ivoire, copal, ambre gris — et en rapporter des tissus de coton, de soie et de satin qui étaient ensuite expédiés vers les divers centres de peuplement de la côte, reliés entre eux par un vaste réseau d'échanges commerciaux. Cependant, tout le monde ne vivait certainement pas dans le luxe. En contraste avec l'infime minorité de riches qui habitaient dans de hautes maisons de pierre, une majorité de pauvres et d'esclaves logeait dans les huttes de pisé que l'on trouvait très probablement à l'intérieur et à l'extérieur de chaque ville.

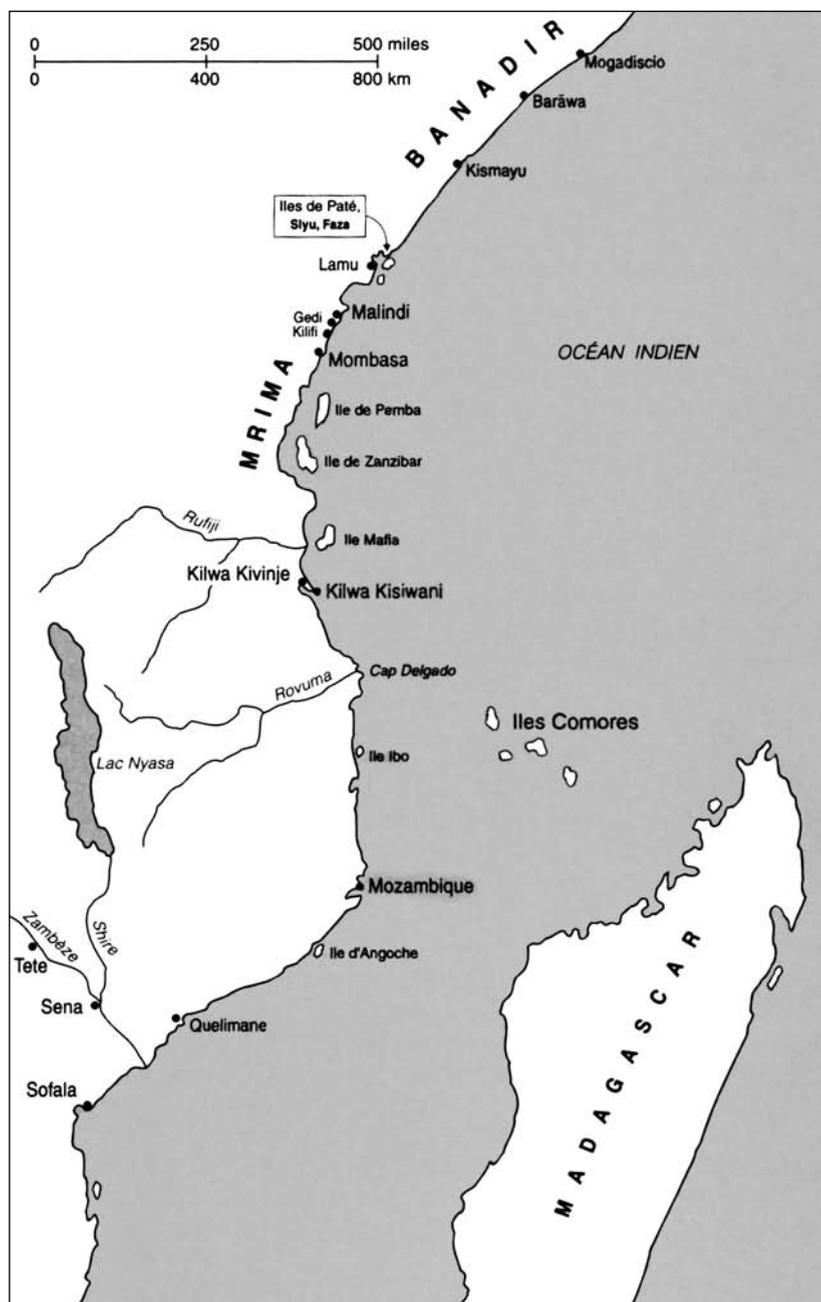
Ces villes étaient peuplées en majorité par des Africains et par quelques Arabes, dont les rangs grossirent toutefois sensiblement aux XVIII^e et XIX^e siècles. On y trouvait aussi des métis, dont le nombre devait aller sans cesse croissant. Même si les dirigeants portaient légitimement le nom de dynasties arabes (al-Nabhāni, al-Mahdalī, al-Bā-'Alawī), tous sans exception étaient des métis ou, souvent, des Noirs¹⁷. La couleur de la peau n'avait pas d'importance sociale ou politique. Ce qui comptait, c'était l'*ukoo* (la lignée) ; c'est elle qui constituait le critère distinctif, déterminait l'appartenance de chacun à la société et la place qu'il y occupait, et donc son statut social.

L'intrusion des Portugais

Comme leurs voisins espagnols de la péninsule ibérique, les Portugais ont entrepris leurs grands voyages de « découverte » alors que les batailles contre les musulmans étaient encore présentes dans toutes les mémoires. Les Espagnols ne chassèrent les derniers infidèles de la péninsule qu'en 1492, cinq ans seulement avant que Vasco de Gama n'atteigne la côte orientale de l'Afrique. Par leurs expéditions, les Portugais cherchaient à prendre l'islam à revers sur les plans commercial, politique, militaire et religieux, c'est-à-dire à briser le monopole mamluk (puis ottoman) sur les itinéraires commerciaux vers l'Asie et la Chine, à s'allier avec d'autres chrétiens pour mettre un terme à la domination musulmane partout où elle s'exerçait et, en définitive, à s'emparer des territoires musulmans puisque les non-chrétiens étaient censés n'avoir aucun droit à la propriété. Les papes Martin (1417-1431) et Nicolas (1452) avaient adressé leurs bulles aux souverains espagnols et portugais car ils étaient persuadés que les expéditions serviraient aussi la chrétienté.

16. C. R. Boxer et C. de Azevedo, 1960, p. 16.

17. G. S. P. Freeman-Grenville, 1963, p. 143.



25.3. La côte de l'Afrique orientale (d'après A. I. Salim).

L'instigateur du plan portugais visant à prendre les musulmans à revers, le prince Henri, était aussi Grand Maître de l'Ordre du Christ, sous la bannière duquel il avait combattu les musulmans au Maroc au début du XV^e siècle. À la faveur de leurs expéditions maghrébines, les Portugais avaient notamment appris que les Arabes avaient poussé par la mer jusqu'en Afrique orientale; on pouvait donc contourner l'Afrique, y mettre les musulmans en échec et les supplanter dans l'exercice du commerce¹⁸.

Aussi, une série d'expéditions fut-elle mise sur pied. En janvier 1498, la flotte de Vasco de Gama atteignit la pointe méridionale de la côte swahili, à l'embouchure du fleuve Quelimane, où se trouvait, pensait-on, une colonie de peuplement afro-arabe qui entretenait des relations avec les territoires convoités de l'Est. Ces présomptions se trouvèrent confirmées lorsque les Portugais arrivèrent devant l'île de Mozambique, où ils apprirent que la ville était tombée sous l'influence de Kilwa. Le *shaykh* richement vêtu leur fit bon accueil, jusqu'au moment où il découvrit qu'ils n'étaient pas musulmans. La suspicion qui s'installa de part et d'autre ne tarda pas à dégénérer, conduisant aux premières escarmouches entre Portugais et musulmans de la côte. Les vents ayant été contraires, Vasco de Gama ne vit pas Kilwa lors de ce voyage. Il fut mal reçu à Mombasa, où l'on était déjà informé du comportement des Portugais à Mozambique. En revanche, le *shaykh* de Malindi l'accueillit à bras ouverts: était-ce la volonté, dictée par la sagesse, de se concilier un allié puissant contre Mombasa, ou la manifestation d'une *realpolitik* non moins sage, guidée par l'instinct de conservation? Toujours est-il que les deux parties restèrent longtemps fidèles à cette alliance. C'est ainsi que le *shaykh* de Malindi s'appropriâ Mombasa avec l'aide des Portugais à la fin du XVI^e siècle et qu'il envoya à bord d'un des vaisseaux portugais de retour des Indes l'un de ses sujets comme ambassadeur au Portugal¹⁹.

Ce premier voyage de Vasco de Gama fut un succès puisqu'il lui permit d'atteindre les Indes. En ce qui concerne la côte swahili, il fournit aux Portugais de précieux renseignements sur le commerce musulman; les escales de Mozambique, de Mombasa et de Malindi leur firent découvrir la richesse des villes swahili qui les impressionna. Ce voyage, qui avait surtout un caractère de reconnaissance, en annonçait d'autres. En 1501, les Portugais purent se faire une idée de l'importance de Kilwa et de son commerce, mais ils ne réussirent pas à convaincre le *shaykh* Ibrāhīm de collaborer avec eux pour établir un comptoir à Sofala. Ils comprirent que seule la force pourrait le faire changer d'avis.

C'est donc à elle qu'ils eurent recours l'année suivante: « accompagnés de salves incessantes qui devaient répandre la terreur et démoraliser la population²⁰ », les vaisseaux de Vasco de Gama entrèrent dans le port de Kilwa. Menacé de voir sa ville détruite, Ibrāhīm dut accepter de payer un

18. J. Strandes, 1968, p. 2.

19. *Ibid.*, p. 28.

20. *Ibid.*, p. 40.

tribut annuel et de devenir le vassal du roi du Portugal²¹. En 1503, Ruy Lourenço Ravasco se livra sans vergogne au pillage et à la piraterie à Zanzibar et dans les environs, s'emparant d'un butin considérable (céréales, ivoire et argent) à bord des navires qui croisaient dans les parages avant de débarquer à Zanzibar et d'imposer un tribut par la force. En 1505, sous prétexte que la ville n'avait pas versé le tribut à temps ni hissé le drapeau portugais en signe d'allégeance, dom Francisco de Almeida, futur vice-roi des Indes, attaqua Kilwa. Exploitant les rivalités et les intrigues des diverses factions, il installa au pouvoir un vieil homme acquis aux Portugais, Muḥammad Ankoni, et fit payer à la ville la construction du premier fort portugais de la côte swahili.

Mombasa avait déjà manifesté son hostilité à Vasco de Gama en 1498. Rien d'étonnant, donc, à ce qu'en y arrivant, le 13 août 1505, la flotte de De Almeida ait été accueillie par les boulets d'un canon récupéré sur une épave portugaise. Si l'un des navires du Portugais, faisant mouche, réussit à le faire taire, le roi de Mombasa et son peuple n'en opposèrent pas moins une farouche résistance. Répondant courageusement par une grêle de pierres et de flèches au tir des arbalètes et des mousquets portugais, les habitants de Mombasa, soutenus par des centaines d'alliés africains, défendirent pied à pied chaque ruelle jusqu'au palais du roi. Mais celui-ci dut finalement se rendre sous l'assaut des Portugais qui avaient cerné son palais. La ville fut mise à sac et brûlée avant le départ de la flotte; de Almeida n'y laissa aucune garnison. Il semble, comme le note Strandes²², que les Portugais voulaient briser la puissance et détruire la prospérité de Mombasa pour accroître celles de Kilwa, qui allait devenir leur place forte.

L'année suivante, en 1506, Hoja (ou Oja), que l'on pense être Ungwana et qui entretenait alors des relations avec l'Égypte des Mamluk, décida de se soumettre plutôt que de subir le même sort. Mais Brava (Barāwa) résista avec acharnement avant d'être vaincue par une armée portugaise d'un millier d'hommes et sauvagement pillée. Les pertes des deux camps furent, d'après la chronique, les plus lourdes de toutes celles que les Portugais avaient provoquées à cette date sur la côte swahili.

Signe du caractère délibérément punitif et destructeur des interventions portugaises, Mombasa fut à nouveau attaquée et occupée pendant quatre mois environ en 1528. Comme ils n'avaient pas de plan à long terme pour la ville et ne savaient qu'en faire (le roi de Malindi n'était guère tenté de la faire sienne), ils la rasèrent une nouvelle fois avant de partir. Cette brève occupation, qui aboutit à la destruction de la ville, ne valut à l'expédition portugaise que la mort de bon nombre de ses hommes, tués dans les combats et par les maladies²³.

Seize ans auparavant, les Portugais avaient dû abandonner leur fort de Kilwa. Ils s'étaient laissé entraîner dans les conflits internes qui s'étaient

21. *Ibid.*, p. 43.

22. *Ibid.*, p. 64.

23. *Ibid.*, p. 110.

ouverts à la mort d'Ankoni pour la succession de ce dernier. Ils s'étaient aperçus que, pour élevé que fût le chiffre fixé, il y avait des limites au tribut que la ville pouvait payer et que celui-ci suffisait à peine à couvrir le coût de l'entretien d'une garnison. Alors qu'ils avaient espéré accaparer le commerce de l'or de Sofala, qui avait permis à la ville et à d'autres régions de la côte de s'enrichir, ils ne réussirent qu'à le désorganiser par des interventions maladroites et des réglementations commerciales. En 1506, décimée par la maladie, la garnison de Sofala n'était plus opérationnelle. En 1512, celle de Kilwa fut transférée aux Indes.

La situation commerciale de Kilwa s'améliora considérablement après le départ des Portugais, bien que le chef de la ville demeurât en droit le vassal de la Couronne portugaise. La structure de ses échanges subit une intéressante modification. Les marchands de Kilwa évitèrent désormais Sofala, qui dépendait des Portugais, et, de même que ceux de Mombasa et de Malindi, ils s'efforcèrent de nouer des relations plus étroites avec la côte d'Angoche, au sud de Mozambique, qui elle-même entretenait depuis longtemps des relations commerciales avec l'arrière-pays formé par le bassin du Zambèze. Leur but semble avoir été d'affaiblir la domination des Portugais sur Sofala et c'est pour maintenir cette domination que ces derniers, s'aventurant à l'intérieur des terres, s'établirent à Sena et à Tete.

Kilwa, qui ne disposait guère de produits locaux d'exportation, avait jusque-là dépendu dans une large mesure du commerce de l'or et de l'ivoire que ses marchands allaient chercher au Zimbabwe et qui transitaient, dans une large mesure, par Sofala²⁴. Quand cette ville lui fut arrachée, Kilwa dut établir des relations commerciales avec l'intérieur du continent et l'ivoire devint son principal produit d'exportation. Lorsque, après 1530, les Portugais privèrent en fait Kilwa de tout accès à l'or du Zimbabwe, les marchands musulmans de Kilwa s'efforcèrent d'accroître le commerce de l'ivoire, jusque-là négligeable, avec l'arrière-pays de la ville²⁵. Cette réorganisation du commerce coïncida avec l'expansion des Maravi et des Yao. Le conflit qui opposait deux chefs des Maravi, le *Kalonga* et son subordonné en droit, le *Lundu*, devait avoir pour effet de rendre indépendants les Zimba qui, comme nous le verrons, portèrent à Kilwa un coup fatal à la fin du XVI^e siècle.

On peut conclure que les Portugais n'ont pas eu de politique claire d'occupation ou d'administration sur la côte swahili. Ils n'avaient que le désir mercenaire de dominer, sinon d'accaparer, tout le commerce. Encore cet objectif ne fut-il que partiellement atteint. Leur présence sur la côte étant très limitée (Kilwa une fois évacuée, les Portugais, un quart de siècle après leur arrivée, n'étaient plus présents qu'à Mozambique et à Malindi), les villes swahili ont réussi à conserver une activité commerciale tout à fait réelle. Ainsi, les navires venant de Cambay leur apportaient diverses

24. E. A. Alpers, 1975a, p. 46.

25. *Ibid.*

marchandises, dont du coton et des perles, qui étaient ensuite transportées par les flottes locales de Mogadiscio, Brava, Paté, Lamu et Mombasa et échangées dans le Sud, notamment dans la région de Sofala²⁶. Les mesures prises pour mettre un terme à ce commerce de contrebande furent appliquées sans zèle ni succès.

On a souvent dit qu'au-delà de la côte est de l'Afrique, c'est à l'Orient que les Portugais se sont toujours intéressés véritablement. Cet argument est parfois invoqué pour expliquer l'échec de l'implantation portugaise sur cette partie du littoral africain. La côte swahili était donc considérée comme un appendice de l'*Estado da India* (l'État des Indes) dont Goa, résidence du vice-roi portugais, était le centre. Les Portugais nommèrent cependant un « capitaine de la mer de Malindi » qui, en l'absence d'une occupation effective, devait patrouiller sur la côte orientale de l'Afrique avec les quelques bâtiments mis à sa disposition, délivrer des licences (*carataxe*) aux vaisseaux et administrer le comptoir de commerce portugais de Malindi. La fondation de ce comptoir prouve que les Portugais s'intéressaient au commerce africain. Le comptoir importait des Indes du coton et des perles notamment, qui étaient échangés contre des produits régionaux comme le copal, l'ambre gris, l'ivoire et la fibre de coco. Le capitaine portugais en poste à Malindi joua un rôle important dans le commerce de Kilwa. Il avait dans l'île de Mafia, qui était encore sous l'influence politique de Kilwa, un agent chargé d'acquérir de la fibre de coco et de la poix.

Les informations dont on dispose concernant l'histoire de la côte swahili jusqu'à l'arrivée des expéditions turques, au cours du dernier quart du XVI^e siècle, sont extrêmement maigres. De façon générale, il semble qu'un compromis politico-économique ait été imposé par les circonstances. Les villes swahili restaient indépendantes aussi longtemps qu'aucun conflit d'intérêt ne les opposait aux Portugais et, en cas de conflit, des entraves étaient mises au commerce, sans qu'il fût entièrement interrompu²⁷. Certaines villes ont souffert plus que d'autres. Mombasa a réussi à se relever des destructions infligées par les Portugais en guise de représailles. En 1569, le père Monclaro la décrit comme une ville « grande et peuleuse²⁸ », mais il devait trouver Kilwa pratiquement désertée bien qu'elle continuât à faire le commerce de l'ivoire avec les Comores et avec l'intérieur du continent. Un facteur dont les effets sont encore plus difficiles à évaluer que ceux de l'intervention portugaise était déjà à l'œuvre : il s'agit des mouvements de population dans l'arrière-pays avec toutes les répercussions qu'ils ont eues sur les villes swahili. Zanzibar aurait été en conflit avec des envahisseurs venus du continent. Malindi était partiellement en ruine sous l'effet des agressions des Segeju²⁹.

26. J. Strandes, 1968, p. 100.

27. C. R. Boxer et C. de Azevedo, 1960, p. 18-19.

28. R. Oliver et G. Mathew, 1963, p. 136. Pour E. A. Alpers (1975a, p. 45), le relèvement et la vitalité de Mombasa s'expliquent en partie par ses échanges avec l'arrière-pays.

29. *Ibid.* La présence des Segeju dans la région devait cependant avoir des effets heureux, puisqu'ils aidèrent Malindi à se remettre de l'offensive zimba.

Selon J. Kirkman³⁰, Gedi périclitait avant l'arrivée du Sultan turc, l'émir 'Alī Bey, qui devait mettre la présence portugaise en péril.

Dès leur apparition dans la région de l'océan Indien, les Portugais ont suscité l'hostilité non seulement des souverains musulmans locaux mais aussi des dirigeants de la superpuissance musulmane dont l'influence et la suprématie commerciale étaient incontestées : les Mamluk d'Égypte. Après la victoire des Ottomans sur ces derniers, en 1517, c'est le Sultan turc de Constantinople qui prit la tête de la lutte contre l'envahisseur portugais. Plusieurs batailles navales eurent lieu entre la côte occidentale de l'Inde et le golfe Persique. En 1570-1571, une insurrection éclata dans la place forte portugaise d'Hormuz, dont les habitants avaient appelé les Ottomans à leur secours, mais elle fut réprimée.

L'exemple d'Hormuz devait être suivi par d'autres villes, d'autant que les bâtiments turcs harcelaient périodiquement les Portugais. Les Turcs avaient déjà poussé des pointes jusque dans les environs de Malindi avant même l'arrivée de l'émir 'Alī Bey. Si ces opérations restaient sans grande conséquence, elles ne laissaient pas d'inquiéter les Portugais. Le roi lui-même éprouva le besoin d'inviter le vice-roi établi à Goa à prendre des mesures pour mettre fin aux exactions commises par des administrateurs portugais et dont les *shaykh* swahili s'étaient plaints. Il craignait en effet que ceux-ci ne soient incités ou contraints à rechercher l'aide des Turcs afin de se libérer du joug portugais.

Les événements devaient justifier ces craintes. En 1585, l'émir 'Alī Bey, venu avec une seule galère et porteur d'un message de libération, fut chaleureusement accueilli par toutes les villes swahili situées entre Mogadiscio et Kilwa, à l'exception de Malindi. Après avoir amassé un butin et fait prisonniers une cinquantaine de soldats portugais de Lamu, l'émir partit en promettant de revenir avec des renforts. Les Portugais répliquèrent par une expédition punitive, dirigée surtout contre Faza et Mombasa. Faza opposa une résistance opiniâtre et ses habitants infligèrent de lourdes pertes aux Portugais avant qu'ils ne soient vaincus, leur ville rasée et la tête de leur *shaykh* envoyée à Goa pour y être exposée. Les habitants de Mombasa décidèrent de procéder à un repli tactique jusqu'au départ des Portugais, mais la ville fut mise à sac.

Fidèle à sa parole, l'émir 'Alī Bey revint en 1588 avec cinq navires et obtint cette fois encore l'appui de la plupart des villes, à l'exception de Malindi qui opposa une résistance symbolique. 'Alī Bey commença à exécuter son projet de faire de Mombasa une base turque. Les Portugais réagirent par l'envoi d'une flotte renforcée qui fit voile vers l'Afrique orientale en janvier 1589.

La menace de représailles portugaises coïncidait cette fois avec l'arrivée de hordes anthropophages zimba venues du continent, qui menaçaient de faire subir à Mombasa le même sort qu'à Kilwa³¹. Les habitants de la ville

30. Cité par G. S. P. Freeman-Grenville dans R. Oliver et G. Mathew, 1963, p. 137.

31. Comme nous l'avons indiqué plus haut, les Zimba étaient à l'origine des guerriers du *Lundu*. Dans les années 1580, un de leurs chefs prit la tête d'une expédition guerrière contre leurs voisins

et leurs libérateurs turcs se trouvaient pris entre deux ennemis différents. La destruction de la flotte turque par les Portugais permit aux Zimba d'avoir accès à l'île qu'ils saccagèrent totalement. Quelque 200 personnes — des habitants de Mombasa et des Turcs — cherchèrent refuge à bord des navires portugais. Les Zimba se dirigèrent vers le nord, détruisant tout sur leur passage, et c'est seulement à la présence des Segeju, qui contribuèrent à arrêter leur progression, que Malindi dut de ne pas subir le même sort que Mombasa. Pendant ce temps, l'expédition portugaise faisait voile vers le nord et assouvissait sa vengeance sur Lamu, qui paya cher l'appui donné aux Turcs. Le *shaykh* et plusieurs autres notables furent emmenés à Paté et décapités en présence des sultans de Paté, de Faza et de Siyu, auxquels cet exemple était probablement destiné à servir de leçon. L'île voisine de Manda fut attaquée et Takwa, sa capitale, pillée.

Il est difficile de déterminer quelle part les ravages commis par les Zimba ou, ensuite, par les Oromo ont prise au dépeuplement et au déclin de certaines villes swahili. Kilwa fut d'abord anéantie, mais elle se releva ensuite lentement grâce à la détermination de ses habitants, grâce à l'agent commercial du capitaine portugais en poste à Mombasa et grâce aux relations commerciales établies avec les Yao vers la fin du XVI^e siècle³². Mombasa semble avoir été assez affaiblie pour que son ennemie de toujours, Malindi, la conquière avec l'aide des Segeju. Ainsi prit fin le règne de la dynastie *shīrāzī* qui avait opposé une résistance incessante à l'hégémonie portugaise. La succession fut assurée par le sultan Aḥmad, chef de la ville rivale, Malindi, qui se trouva ainsi récompensé de son indéfectible loyauté envers les Portugais. Mais finalement, le transfert à Mombasa du capitaine de la garnison portugaise et de la résidence royale marqua pour Malindi le début d'un déclin qui allait se poursuivre jusqu'à la seconde moitié du XIX^e siècle³³.

Le rôle joué par Kilifi, ville située entre Mombasa et Malindi, au cours de cette période de l'histoire mérite qu'on s'y arrête. Les sources font généralement peu de cas de la rivalité qui opposait Kilifi et Malindi. Les souverains de Mombasa et de Kilifi semblent avoir été parents. Aussitôt après l'attaque zimba, Kilifi aurait disputé Mombasa à Malindi, peut-être en vertu des liens de parenté entre les dynasties, peut-être par pure ambition. En tout état de cause, les relations entre Kilifi et Malindi étaient loin d'être amicales à la veille de la prise de Mombasa par cette dernière. Malindi se plaignait des incursions et des coups de main des habitants de Kilifi. C'est ainsi que les batailles qui eurent lieu entre ces deux villes permirent à Malindi de faire d'une pierre deux coups — d'en finir à la fois avec les provocations de Kilifi et avec ses visées sur Mombasa. Kilifi semble avoir subi ensuite un déclin irréversible. Les ruines attestent l'existence, sur une

de l'Est. Vers 1588 son armée, toujours plus nombreuse, atteignit Kilwa, massacra la plupart des habitants puis, laissant derrière elle une ville déserte, se dirigea vers le nord jusqu'à Mombasa. Voir aussi J. dos Santos, 1609, vol. I, p. 65-71; R. Avelot, 1912.

32. E. A. Alpers, 1975a, p. 58-62.

33. E. B. Martin, 1973, p. 40-41.

colline, d'une ville dominée par un palais entouré de quelques maisons et d'une mosquée où des versets du Coran sont admirablement gravés autour du *mihrab*.

Les deux expéditions turques révélèrent la fragilité de l'implantation portugaise sur la côte. Pour renforcer leur position et se mettre en mesure de parer à de nouvelles attaques, les Portugais décidèrent de construire une forteresse et d'installer une garnison à Mombasa. Le fort Jésus fut bâti en 1593-1594 par des maçons venus des Indes et des ouvriers de Malindi dirigés par un architecte italien³⁴. Une garnison de 100 hommes y fut placée, sous les ordres d'un capitaine dont l'autorité sur ce territoire s'étendait de Barāwa, au nord, au cap Delgado, au sud.



25.4. Fort Jésus (Mombasa) construit par les Portugais en 1593-1594.
[Source: *Cultural atlas*, p. 57. © Spectrum Picture Library.]

Il convient de souligner que le renforcement de la présence portugaise à Mombasa n'entraîna aucun changement sensible en ce qui concerne l'administration de la côte swahili dans son ensemble, où les Portugais étaient très peu nombreux. Le paiement du tribut était tout ce qu'ils demandaient aux souverains des villes. Le seul avantage de la garnison de Mombasa était qu'elle leur permettait de réagir plus facilement et plus vite aux éventuelles tentatives de résistance et de révolte. La proximité des Portugais n'intimidait pourtant pas tout le monde. Ainsi, en 1603, le

34. Pour plus de détails sur la construction du fort, voir C. R. Boxer et C. de Azevedo, 1960, p. 87-117.

souverain de Paté prit les armes, ce pour quoi il fut jugé et exécuté. Mais l'attitude impitoyable de leurs ennemis n'empêcha ni Paté ni d'autres villes de se soulever.

La dispersion des groupes humains et le repeuplement du littoral

Au XVII^e siècle, beaucoup de choses changèrent. Les Hollandais et les Britanniques firent leur apparition dans l'océan Indien, où ils tentèrent d'évincer les Portugais. Par ailleurs, les relations entre ces derniers et les nouveaux souverains de Mombasa, leurs alliés de toujours, se détériorèrent. De plus, des populations se dispersèrent et se réinstallèrent le long de la côte, ce qui suscita l'apparition de nouveaux groupes humains.

L'accroissement de l'insécurité dû en grande partie aux agressions des Oromo (Galla) et, sans doute, dans une certaine mesure à des changements de l'environnement incita des groupes swahili du Nord à se diriger vers les villes du Sud. C'est ainsi que l'île de Pemba et Mombasa accueillirent des immigrants venus des centres du Nord. Pour l'essentiel, c'est à cette époque que les ancêtres des Neufs Nations (Miji-Kenda) de Mombasa se sont fixés sur l'île. Alors qu'au nord certains centres déclinaient ou étaient désertés, d'autres prenaient leur essor au sud et, plus bas encore, quelques-uns voyaient même le jour comme Mrima, sur la côte tanzanienne³⁵. Vumba Kuu, poursuivant son développement, devint au XVII^e siècle un État indépendant.

Tout aussi importante fut la dispersion, à partir de Shungwaya (ou Sing-waya), de groupes qui gagnèrent le Sud et, par la suite, devinrent les Miji-Kenda et les Pokomo. Il paraît difficile de soutenir que Shungwaya ait été purement et simplement un État mythique³⁶. À en juger par les traditions orales miji-kenda (et celles des groupes de langue kiswahili tels que les Bajuni)³⁷, il semblerait plutôt que l'endroit ait vraiment existé, encore qu'il soit difficile de déterminer s'il s'est agi d'une colonie de peuplement ou d'un État. C'est seulement à une date récente qu'a été entreprise l'étude de l'évolution des groupes qui sont devenus les Miji-Kenda, étude qui a comblé une lacune importante dans l'historiographie de la côte³⁸. En résumé, différents groupes sont partis de Shungwaya vers le sud et se sont installés, dans des villages fortifiés (*makaya*, au singulier *kaya*), sur les collines qui surplombaient les villes swahili, entre Malindi et une région située immédiatement

35. G. S. P. Freeman-Grenville, 1963, p. 146-149.

36. R. F. Morton, 1972.

37. J. de V. Allen, 1977. Voir aussi V. L. Grottanelli (1955 et 1975), qui a identifié dans le site archéologique voisin de la moderne Bur Kavo (Port Durnford) les vestiges de la Shungwaya historique.

38. T. T. Spear, 1974. Les Neuf Nations, ou groupes miji-kenda, sont les Digo, les Giriama, les Rabai, les Ribé, les Kambé, les Kauma, les Duruma, les Chonyi et les Jibana.

au sud de Mombasa. La fortification de ces villages a vraisemblablement favorisé la cohésion et la solidarité. À la longue, les *makaya* sont devenus plus que de simples refuges contre les Oromo (et plus tard les Masai). Ils ont pris dans la vie sociale et religieuse des Miji-Kenda une place centrale qu'ils ont conservée bien au-delà de l'époque des villages fortifiés. Des groupes miji-kenda entrèrent en relation commerciale et culturelle avec les villes swahili voisines. Ainsi les Digo (et les Segeju) établirent des relations socioculturelles et économiques avec Vumba Kuu³⁹. Les *makaya* des Miji-Kenda formèrent chacun une association particulière de nature économique et politique avec une des Douze Nations qui avaient achevé de s'établir à Mombasa au XVIII^e siècle.

Le conflit entre les Portugais et Mombasa

Les relations amicales entre les Portugais et le sultan Aḥmad n'ont guère duré plus de trois ans après le transfert du pouvoir à Mombasa. Il devint rapidement manifeste que le capitaine de Mombasa ne faisait aucun cas des ordres de Goa lui enjoignant de rester en bons termes avec un allié qui se faisait vieux et qu'il ne respectait pas les accords administratifs et fiscaux conclus avec lui. Le Sultan se plaignit des obstacles auxquels se heurtaient le commerce et le trafic maritime de Mombasa et — fait révélateur — demanda à Lisbonne de dispenser d'autres villes du tribut qui leur avait été imposé après les expéditions turques. Il demanda aussi que soit reconnue son autorité sur Pemba, qu'il semblait avoir conquise par ses propres moyens mais que les Portugais auraient voulu voir entre les mains d'un souverain fantoche appartenant à la lignée dirigeante. Finalement, le sultan Aḥmad obtint Pemba mais seulement à bail, contre le paiement de 300 à 500 sacs de riz par an.

Après la mort du sultan Aḥmad, en 1609, son fils al-Ḥasan se trouva à son tour en litige avec le nouveau capitaine portugais, Manuel de Mello Pereira, à la fois sur la question de ses droits et privilèges relatifs à Mombasa et sur celle de Pemba. Compte tenu de ses mauvais rapports avec le capitaine, qu'envenimaient encore les intrigues de son oncle, le Sultan préféra chercher refuge à Arabaja (probablement Rabai) plutôt que de se soumettre à une décision du vice-roi tendant à le faire juger à Goa. D'abord bien accueilli chez les Musungulos⁴⁰, il fut ensuite trahit par eux, en échange d'un certain nombre de pièces de drap offertes par les Portugais.

N'étant pas mêlée à cette trahison, Lisbonne insista, à titre de réparation, pour que Yūsuf, le fils du Sultan, succédât à son père sur le trône après avoir fait ses études à Goa. Là-bas, Yūsuf fut converti au christianisme et marié à

39. A. I. Salim, 1973, chap. I; W. F. McKay, 1975.

40. Les sources portugaises font état de ce groupe, mais il n'en est plus question par la suite. Sans doute a-t-il été absorbé par des groupes d'immigrants venus de Shungwaya — peut-être par les ancêtres des Rabai, l'un des groupes miji-kenda.

une femme d'ascendance portugaise et asiatique. Il servit également sous les drapeaux portugais dans le golfe Persique et se distingua par ses talents de soldat et d'artilleur. Mais lorsqu'il revint à Mombasa en 1630 (sous le nom de Dom Jerónimo Chingulia qui lui avait été donné par les chrétiens), il se heurta à de graves problèmes car il était rejeté aussi bien par les habitants de Mombasa que par les Portugais. Les membres de sa famille acceptaient mal sa conversion et il se trouvait mis au ban de la collectivité. Parallèlement, les administrateurs portugais ne lui manifestaient pas le respect qui lui était dû et ne lui témoignaient aucune reconnaissance pour les services qu'il avait rendus à la Couronne portugaise.

En août 1631, le capitaine portugais Pedro Leitão de Gamboa estima que l'habitude prise par Yūsuf de prier selon le rite musulman sur la tombe de son père assassiné constituait une apostasie qui confinait à la trahison et projeta de le renvoyer à Goa pour qu'il y soit jugé. Comme son père, Yūsuf décida de ne pas se laisser juger, mais, contrairement à lui, il choisit de lutter.

L'histoire de l'entrée par surprise de Yūsuf et de ses partisans dans le fort Jésus pendant la célébration, par les Portugais, de la fête de l'Assomption, le 15 août 1631, et du massacre presque général qui s'ensuivit a été souvent relatée⁴¹. Aux yeux de Yūsuf, ce retour spectaculaire à l'islam devait marquer le début d'un *djihad* destiné à chasser les Portugais de toute la côte. Mais son appel ne fut pas aussi bien entendu que celui de l'émir 'Alī Bey quelques décennies plus tôt : aucune autre ville ne lui accorda son appui. Il réussit pourtant, avec l'aide de plusieurs centaines de partisans swahili et africains, à infliger de lourdes pertes à la première expédition punitive lancée contre lui en janvier 1632 et à la contraindre à battre en retraite. Il décida toutefois de ne pas attendre une autre expédition. Peut-être découragé par son isolement, il partit pour l'Arabie, probablement pour s'assurer le concours des Turcs.

Bien que ces derniers ne lui aient pas fourni leur aide, Yūsuf put revenir et susciter des troubles sur la côte jusqu'à sa mort en 1637. La région la plus agitée était l'archipel de Lamu. En 1636-1637, il fallut organiser une expédition punitive — qui se révéla fort longue — pour soumettre Faza, Lamu, Manda et Paté. La porte de fort Jésus est surmontée d'une inscription réalisée en 1635 qui proclame la victoire de la Couronne portugaise sur les rebelles de la côte.

L'intrusion des Anglais et des Hollandais

Cependant, la fortune des Portugais dans l'océan Indien avait commencé à tourner. Le premier des trois facteurs mentionnés plus haut, à savoir l'apparition des Hollandais et des Anglais dans la région, avait déjà contribué au déclin de la suprématie portugaise au moment de la révolte de Yūsuf bin al-Ḥasan. Les Hollandais avaient été associés au commerce avec l'Orient en qualité d'agents et de transporteurs vers le reste de l'Europe des produits coloniaux arrivant à Lisbonne. Mais au moment de l'union de l'Espagne et du

41. Pour une étude de cet événement, voir G. S. P. Freeman-Grenville, 1980.

Portugal, en 1580, le roi d'Espagne chercha à les évincer car ils combattaient depuis 1566 pour se libérer de la tutelle espagnole. C'est alors que les Hollandais décidèrent d'atteindre l'Orient par eux-mêmes. À la fin du XVI^e siècle, leurs navires sillonnaient l'océan Indien et y affrontaient les Portugais. En 1607, des bâtiments hollandais faisaient le siège de la ville de Mozambique pendant plusieurs mois; si l'état de santé des hommes les contraignit finalement à quitter les lieux, il n'en reste pas moins que les Hollandais avaient pris pied dans l'océan Indien et étaient fermement décidés à y rester.

Quant aux Anglais, ils s'étaient lancés, à partir des années 1580, dans des expéditions pirates contre les navires espagnols. Les deux puissances ibériques étant désormais unies, les intérêts portugais dans l'océan Indien devenaient des cibles légitimes. Avant la fin du siècle, les navires anglais avaient doublé le cap de Bonne-Espérance. En 1591, l'un d'eux faisait escale à Zanzibar avant de poursuivre sa route vers les Indes. En 1608, un autre mouillait à Pemba. Dès lors, les Portugais devaient mener une lutte inutile contre ces intrus venus d'Europe, les combats se déroulant surtout dans le golfe Persique, le long de la côte indienne de Malabar, à Sri Lanka et dans l'archipel malais. Ni les Hollandais ni les Anglais ne cherchèrent à se substituer aux Portugais par l'occupation permanente de telle ou telle ville d'Afrique orientale. Ils ne s'arrêtaient à Zanzibar et à Pemba que pour se ravitailler en vivres et en eau.

Les attaques et le harcèlement anglo-hollandais mettaient cependant les forces des Portugais à rude épreuve. Le vent tourna définitivement en leur défaveur le jour où les Anglais se mirent à aider la population locale à les combattre. En outre, les effets des échecs essuyés dans le golfe Persique commencèrent à se faire sentir jusque sur la côte orientale de l'Afrique.

Bien que l'Angleterre fût officiellement en paix avec l'Espagne et le Portugal, plusieurs navires anglais aidèrent, en 1622, le Chah de Perse à chasser les Portugais de leur poste d'Ormuz⁴², faisant ainsi disparaître la principale source de revenu de l'État portugais des Indes. Les Portugais se rabattirent alors sur Mascate, ville de la côte d'Oman, qu'ils tenaient depuis le début du XVI^e siècle et dont les habitants, à l'instar des Swahili, avaient subi de nombreuses spoliations. Mascate devint l'homologue omani de Mombasa. Comme à Mombasa, les Portugais avaient bâti un fort peu après les coups de main turcs de 1588, dans l'intention de s'y constituer une base pour reconquérir Hormuz et un entrepôt pour le commerce entre les Indes et le golfe Persique.

La fin de la suprématie portugaise en Afrique orientale

Peu après la chute d'Ormuz entre les mains des Perses, vint au pouvoir, à Oman, une dynastie nouvelle et dynamique qui était bien décidée à libérer le pays du joug portugais, celle des Ya'rubi, dont le fondateur et premier *imām* fut Nāṣir bin Muṣṣhid. De 1640 à 1650, les Portugais subirent des défaites militaires qui les contraignirent à démolir leurs places fortes et à évacuer même Mascate. Maîtres de leur littoral, les souverains d'Oman

42. S. B. Miles, 1919.

purent mettre à profit l'expérience maritime de la population pour constituer une importante force navale qui commença à défier les Portugais au-delà du golfe. Compte tenu des liens qui unissaient leur pays à l'Afrique orientale sur les plans social, culturel et commercial, les dirigeants ya'rubi ne pouvaient manquer de s'intéresser à cette région.

Reprenant Mombasa après la révolte de Yūsuf, les Portugais décidèrent d'y rester pour gouverner la ville directement. Comme on l'a déjà vu, des révoltes éclataient périodiquement surtout à Paté, qui avait probablement pris la tête de la lutte de libération. La ville semble avoir connu à cette époque une période de prospérité qui incita les Portugais à y créer, en 1633, un office des douanes. Mais son commerce rendant Paté trop riche et trop puissante, les Portugais décidèrent d'intervenir et les relations entre les deux camps se dégradèrent. Pendant ce temps, les plaintes suscitées dans d'autres villes — Siyu, Pemba, Otondo — par les mauvais traitements infligés aux habitants par les Portugais parvenaient non seulement à Lisbonne mais aussi aux nouveaux dirigeants d'Oman, que l'on appela à l'aide.

La deuxième moitié du XVII^e siècle fut donc marquée par de longues luttes entre les Portugais et les Arabes omani au large de l'Afrique orientale. En 1652, ces derniers, encouragés par les souverains locaux, attaquèrent les Portugais à Zanzibar et en tuèrent un certain nombre. Les Portugais répliquèrent en emmenant la reine de Zanzibar et son fils, le souverain d'Otondo, pour avoir refusé de payer tribut et encouragé les Arabes omani. En 1660, une flotte formée par Oman et Paté débarqua à Mombasa et mit à sac le quartier portugais, apparemment sans rencontrer de forte résistance. Les Arabes omani réussirent à pousser vers le sud jusqu'à Mozambique (1669). En août 1678, le vice-roi en personne prit la tête d'une grande expédition contre « Paté l'arrogante ». Le souverain de Faza, ville voisine, se joignit à lui. L'expédition ne réussit qu'à moitié : il fallut reprendre le large lorsque, en janvier 1679, des navires omani firent leur apparition ; les alliés avaient eu le temps cependant de capturer les souverains de Paté, Siyu, Lamu et Manda, qui furent décapités en même temps que plusieurs notables. Paté ne semble pas s'être avouée vaincue puisque d'autres interventions furent encore jugées nécessaires : en 1687, elle fut envahie, pillée et son nouveau souverain capturé et envoyé à Goa, ainsi que douze conseillers.

On tenta de parvenir à un compromis, en vertu duquel le *shaykh* de Paté garderait son trône — au lieu d'être remplacé par son ennemi, le souverain de Faza — et reconnaîtrait en échange l'autorité portugaise. Mais l'accord provisoire conclu à Goa fut rejeté par Lisbonne, car le roi souhaitait mettre un terme à l'indépendance de Paté et récompenser Faza de sa « remarquable loyauté⁴³ ». Entre-temps, Paté était tombée aux mains des Omani et, le jour de Noël 1688, son souverain captif et ses conseillers furent tués alors qu'ils tentaient de s'échapper de Panjim où ils étaient détenus.

Une guerre civile obligea Oman à interrompre pendant quelques années ses attaques contre les positions portugaises d'Afrique orientale. Lorsqu'elles reprirent, elles furent dirigées contre Pemba, dont dépendait le ravitaillement

43. C. R. Boxer et C. de Azevedo, 1960, p. 51.

de Mombasa et qui s'était soulevée contre les Portugais. En 1694, cependant, ceux-ci réussirent à mettre sur pied une expédition qui leur permit de réprimer la révolte et d'expulser les Arabes omani.

Mais, dès l'année suivante, Oman se lançait dans des opérations d'une ampleur sans précédent. En mars 1696, 7 navires omani avec 3 000 hommes et le *shaykh* de Lamu à bord débarquaient à Mombasa et occupaient sans difficulté la ville et l'île avant de faire le siège de fort Jésus jusqu'en décembre 1698, date de sa reddition. Les défenseurs portugais avaient le soutien de leurs alliés de Malindi et de Faza. L'histoire du siège atteste non seulement l'héroïsme de ces hommes mais aussi l'incapacité insigne, voire la lâcheté des commandants portugais envoyés à plusieurs reprises au secours des assiégés et qui se sont toujours bornés à ravitailler la place forte sans engager le combat avec les assaillants. Les Omani réussirent à convaincre les Miji-Kenda voisins d'interrompre le ravitaillement des défenseurs de la place forte, qui furent décimés par la maladie et la famine. Lorsque l'expédition partie de Goa en novembre 1698 avec mission de livrer bataille à l'ennemi arriva à Mombasa, le drapeau rouge d'Oman flottait déjà sur le fort.

Les Portugais firent une brève réapparition à Mombasa de 1728 à 1729, profitant, d'une part, de la faiblesse de la présence omani sur la côte après la chute de la ville et, d'autre part, du mécontentement de la population swahili de certains centres à l'égard des Arabes; ceux-ci, disait-on, maltrahaient les riches et s'immisçaient dans le commerce local. Il est bien possible que les rumeurs à ce sujet aient été amplifiées à Goa par des notables swahili déposés, tel le prince de Faza. Quoi qu'il en soit, les relations entre le souverain de Paté et la garnison arabe de la ville étaient incontestablement mauvaises. Ce fait, joint à la naissance d'une faction qui s'était dressée contre lui avec l'appui des Omani, l'incita à solliciter le soutien de Goa à la fin de l'année 1727. De Paté, l'expédition portugaise marcha sur Mombasa, où la garnison omani du fort avait profité de l'absence de son commandant pour se rebeller et avait demandé l'aide du roi de Paté contre les autres garnisons arabes des petits forts de l'île. Mombasa et son fort se rendirent aux forces alliées du Portugal et de Paté. Les souverains de Wasini (?), Vumba, Pangani, Mtangata, Tanga, Zanzibar et Pemba furent sommés de venir à Mombasa pour y refaire acte d'allégeance.

Le retour des Portugais et leur alliance avec Paté devaient être de courte durée. Dans son désir éperdu de s'assurer une aide contre ses rivaux et leurs partisans arabes, le roi de Paté avait promis plus qu'il ne pouvait tenir: il s'était engagé, notamment, à payer un tribut aux Portugais et à leur accorder le monopole du commerce de l'ivoire. Six mois après leur retour à Paté, le roi entra en conflit avec eux, les accusant d'abus concernant le monopole de l'ivoire et se plaignant d'autres restrictions commerciales. Un accrochage militaire persuada les Portugais qu'il était préférable d'abandonner Paté, ce qu'ils firent en juin 1729.

À cette date, ils étaient également en difficulté à Mombasa. Une armée composée d'habitants de la ville et d'Africains du continent (les Musungulos), placée sous le commandement d'un notable local qui était allé naguère à Goa

pour demander le retour des Portugais, attaqua les positions portugaises de la ville avant d'assiéger la petite garnison du fort. En novembre 1729, celle-ci, à moitié morte de faim, se rendit et fut autorisée à se réfugier à Mozambique. D'autres villes, notamment Zanzibar, Pemba et Mafia, avaient suivi l'exemple de Mombasa et tué ou chassé les Portugais qui s'y trouvaient.

Ainsi, il est intéressant de noter que ce sont les villes swahili elles-mêmes qui ont définitivement expulsé les Portugais. Peu après le départ de ces derniers, Paté et Mombasa laissèrent les Omani les occuper à nouveau; la côte swahili entrait dans une nouvelle ère de son histoire.

La défaite portugaise a été attribuée à toutes sortes de facteurs: la faiblesse, l'impéritie et l'anarchie du système colonial; l'indécision, la légèreté, l'incapacité et la cupidité de nombreux administrateurs qui pensaient surtout à se remplir les poches et s'aliénaient souvent la sympathie de la population swahili; les ravages causés par le climat et les maladies qui décimaient une population portugaise déjà peu importante; les factions locales dont les luttes servaient pendant un certain temps les intérêts des Portugais, mais qui ne tardaient pas à se retourner contre eux. Vers la fin de la période étudiée, les Portugais étaient à bout de ressources (Goa elle-même, par exemple, fut laissée sans défense en janvier 1730 lors d'un dernier effort désespéré pour reprendre pied en Afrique orientale, effort qui tourna à la catastrophe); ils ne parvenaient plus qu'à grand peine à constituer un corps expéditionnaire.

Simultanément à cette activité militaire, d'importants événements politiques, économiques et culturels se produisaient le long du littoral. À son extrémité méridionale, les échanges entre les Yao et les Kilwa, limités initialement aux peaux, aux objets en fer et aux denrées agricoles, s'intensifiaient puisque, à la fin du XVII^e siècle, l'ivoire faisait entre eux l'objet d'un « commerce florissant et bien organisé⁴⁴ ». Ce commerce connut un déclin temporaire dans les premières décennies du XVIII^e siècle après que les Portugais, dont le capitaine achetait une grande partie des produits exportés par Kilwa, eurent perdu Mombasa au profit des Omani. Ceux-ci, en effet, ne parvinrent pas à susciter une demande suffisante pour ces produits, ni pour les tissus et les perles que Kilwa échangeait avec l'intérieur du continent contre de l'ivoire et d'autres produits. Les Yao durent alors vendre leur ivoire à Mozambique et non plus à Kilwa. Mais l'avènement de la dynastie des Būsa'idi à Oman vers le milieu du XVIII^e siècle rendit pour un temps sa prospérité à Kilwa.

Plus au nord, Vumba Kuu, dont le souverain avait pris le titre de *dīwān*, avait affermi sa position. La famille chérifienne qui régnait sur cet État, les Bā-^cAlawī, avait adopté les coutumes locales. Le *dīwān* prenait toujours un surnom bantu. La cérémonie d'investiture mêlait des rites bantu non musulmans à ceux de l'islam. Les Segeju et l'un des groupes miji-kenda, les Digo, qui s'étaient établis aux alentours, nouèrent des relations étroites avec Vumba Kuu, lui fournissant les bases de son économie et, pendant tout le XVIII^e siècle et même après, participèrent à la nomination des *dīwān* et aux querelles de succession. L'influence religieuse des familles chérifiennes qui régnaient sur Vumba Kuu contribua de façon décisive à convertir à l'islam

44. E. A. Alpers, 1975a, p. 63.

les Digo et les Segeju de la côte, qui usaient de pouvoirs spirituels et étaient capables de faire tomber la pluie.

Dans l'archipel de Lamu, Paté atteignit son apogée au XVII^e siècle et pendant une partie du XVIII^e. Elle connut alors une grande prospérité et son influence s'étendit, au sud, sur une partie de la côte. Paté, nous l'avons vu, joua un rôle essentiel dans la libération de la côte. Sa prospérité était fondée sur le commerce maritime dont elle tira profit à une époque où d'autres villes, comme Malindi, Mombasa et Kilwa, venaient de subir les attaques de peuples venus de l'intérieur du continent comme les Zimba. Paté établit des rapports profitables avec les pillards oromo qui lui fournissaient des peaux pour l'exportation. Elle faisait aussi le commerce de l'ivoire en provenance du continent⁴⁵. Les objets datant de cette époque qu'on a recueillis et conservés montrent qu'elle avait atteint un haut degré de richesse et de civilisation. Les sources historiques n'expliquent pas de façon satisfaisante le déclin apparemment rapide qu'elle connut dans la seconde moitié du XVIII^e siècle.



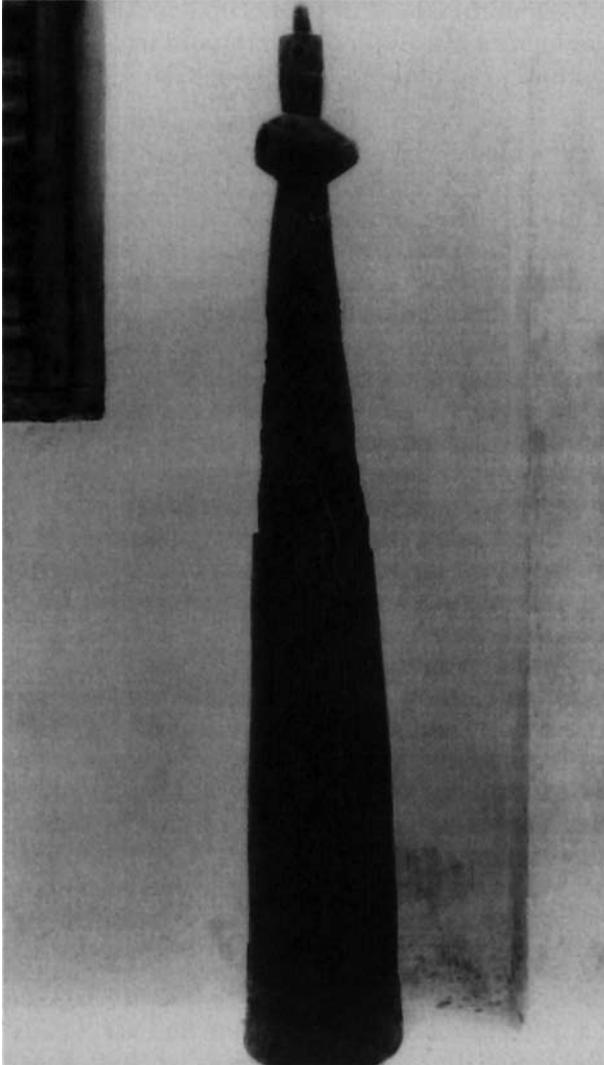
25.5. Rondeau provenant d'une mosquée de Vumba Kuu.
[British Institute in Eastern Africa, Nairobi.]

Le facteur omani en Afrique orientale

Ce déclin de Paté est le sujet d'un des plus grands *tenzi* (poèmes épiques) écrits en kiswahili, *Al-Inkishafi*. L'auteur de ce poème, Sayyid 'Abdallāh bin 'Alī bin Nāzīr, appartenait à l'élite chérifienne de Paté. Un de ses ancêtres, le *shaykh* Abū Bakr bin Sālim, était le saint révééré d'Ināt, dans l'Hadramawt,

45. A. Nāzīr, 1977, p. 17-18; J. de V. Allen, 1974.

qui avait au XVI^e siècle prié à la demande du souverain de Paté pour que la ville fût libérée de ses ennemis (nous ne savons pas s'il s'agissait des Portugais ou des Oromo). Les *shārīf* s'établirent à Paté, y firent souche, adoptèrent les coutumes locales et finirent par jouer, avec les *shārīf* de Lamu, un rôle déterminant dans la tradition littéraire et religieuse des Swahili. Ce sont les immigrants chérifiens venus du sud de l'Arabie qui, avant même l'arrivée des Portugais, établirent la prépondérance de la doctrine (*madhhab*) *shafi'ī* chez les musulmans de la côte.



25.6. Le grand Siwa de Mwinyi Mkuu, Zanzibar.
[British Institute in Eastern Africa, Nairobi.]

Ces descendants du prophète Muḥammad qui se sont établis non seulement dans l'archipel de Lamu mais en divers autres points de la côte y ont constitué l'essentiel de l'intelligentsia religieuse. Leur héritage culturel comprend les méthodes et les manuels employés pour l'enseignement de l'islam, le culte des saints, la vénération des *shārīf*, ainsi que la forme et le contenu de la poésie. Au XIX^e siècle, « des relations culturelles liaient l'Arabie du Sud aux Banadir, à la côte méridionale jusqu'au Mozambique et aux îles : archipel de Lamu, Zanzibar, Pemba, Mafia et Comores. Des villes de l'Hadramawt (Ināt et Tarīm par exemple), La Mecque et Médine, parfois Le Caire et, à l'occasion, Istanbul contribuèrent à la formation des savants musulmans de l'Est africain ; des étudiants du pays se rendaient au Hedjaz, dans l'Hadramawt et parfois en Égypte pour faire leurs études sous la direction de savants réputés ; après avoir acquis un *idjāza* (certificat), ils enseignaient, dans une mosquée ou à leur domicile, la langue arabe, l'exégèse coranique, le *hadīth*, la *sharī'a*, etc. Ce système d'enseignement donna naissance à un puissant corps de *ʿulamāʾ* parmi lesquels les souverains būsāʿidi nommaient leurs *kādī*⁴⁶. »

Les Omani contribuèrent de façon importante au relèvement économique de Kilwa. La traite des esclaves devait jouer un rôle essentiel à cet égard. Elle allait, avec le commerce de l'ivoire, dominer l'histoire économique de la côte orientale pendant la plus grande partie du XIX^e siècle. Elle se développa essentiellement, au départ, pour fournir aux Français les esclaves dont ils avaient besoin afin d'exploiter, à partir de 1735, les plantations de leurs colonies des îles Mascareignes : l'île de France (île Maurice) et l'île Bourbon (Réunion). Kilwa et Zanzibar se trouvèrent, de ce fait, fortement incitées à se procurer des esclaves. Au début, les Français achetaient les leurs à Mozambique et dans les îles Kerimba, sous contrôle portugais, car les Portugais voulaient à tout prix les empêcher d'acheter « illégalement », c'est-à-dire sans leur intermédiaire, des esclaves et de l'ivoire aux Makua, aux Yao et aux marchands swahili établis sur le continent.

Mais, vers le milieu du XVIII^e siècle, le rôle prépondérant de Mozambique dans ce commerce commença de décliner, en partie à cause des conflits entre Portugais et Makua, dans l'arrière-pays, qui entravaient les échanges et en partie à cause de la concurrence des marchands swahili et arabes dont l'activité s'accrut sur la côte après que la dynastie des Būsāʿidi eut affermi sa position sur le trône d'Oman. En même temps, les nouveaux souverains d'Oman, qui avaient fait de Zanzibar leur principal bastion sur la côte, encourageaient les négociants indiens à augmenter leurs investissements dans l'île. L'activité commerciale des Arabes et des Swahili se fit encore plus intense pendant les années 1760 sur la côte de Kilwa. La ville redevint de ce fait un important pôle d'attraction pour les marchands du continent qui faisaient le commerce des esclaves et de l'ivoire, au désespoir des Portugais qui, conscients que les marchands arabes et swahili

46. A. I. Salim, 1980, p. 885-891.

menaçaient de ruiner l'économie de Mozambique, s'efforcèrent par tous les moyens, militaires et autres, d'endiguer cette concurrence, mais n'y parvinrent pas.

En 1785, la domination que Mozambique avait exercée sur le commerce de l'ivoire dans le centre-est de l'Afrique était pratiquement terminée. Elle continua en revanche à tirer profit de la traite, parce que les colonies françaises de l'océan Indien avaient un besoin croissant d'esclaves⁴⁷, non sans se heurter, là aussi, à la concurrence des comptoirs swahili situés sur la côte du continent, comme Ibo, où les Français se fournissaient de plus en plus. En même temps, les marchands yao vendaient davantage d'esclaves et d'ivoire à Kilwa, où l'on trouvait maintenant en grandes quantités des produits recherchés d'origine omani ou indienne comme la toile de Surat. Ce nouvel essor de Kilwa conduisit un aventurier français, le négociant Jean-Vincent Morice, à signer en 1776 un traité avec Kilwa qui s'engageait à fournir 1 000 esclaves par an aux colonies françaises des îles Mascareignes⁴⁸. Vers 1780, des marchands swahili ou swahilisés s'aventurèrent à l'intérieur du continent au-delà du lac Malawi, ouvrant au commerce de nouveaux itinéraires, dont l'un aboutissait à Kilwa et un autre à la côte swahili, près de Bagomoyo, ce qui atteste « le relèvement commercial de la côte swahili dans la seconde moitié du XVIII^e siècle⁴⁹ ». D'autres routes encore furent ouvertes, qui relièrent pour la première fois à la côte des peuples comme les Bolo-woka, les Bisa et les Ngonde.

La politique était une chose, le commerce et le profit bien souvent une autre: ainsi les Arabes omani commerçaient avec Kilwa bien que le sultan de cette ville défendît jalousement son indépendance à l'égard d'Oman. En 1784 cependant, le nouvel *imām* d'Oman, Ṣaʿīd bin Aḥmad, entreprit de soumettre par les armes un certain nombre de villes de la côte, dont Kilwa qui avait accepté de servir de base au rebelle Saif bin Ṣaʿīd, oncle de Ṣaʿīd. Le sultan de Kilwa, Ḥasan Ibrāhīm, trop âgé, ne put offrir qu'une résistance symbolique. Il dut reconnaître la suzeraineté de l'*imām*, lui céder plus de la moitié de ses droits de douane et accepter la présence à Kilwa d'un gouverneur et d'une garnison omani. Mais ces péripéties politiques, en renforçant la stabilité et en incitant les négociants indiens à accroître leurs investissements, ne firent que favoriser la renaissance commerciale de la côte de Kilwa⁵⁰. Cela étant, il est certain que la situation profitait plus encore à Mascate. En 1804, le gouverneur omani de Kilwa envoyait à son *imām* 6 000 piastres par an, et le double au moins de cette somme en 1811⁵¹. Zanzibar, qui était déjà la plus stable, la plus loyale et la plus lucrative des possessions būsaʿīdi en Afrique orientale, versa au Trésor d'Oman 40 000 piastres en 1796 et presque 60 000 en 1811.

47. E. A. Alpers, 1975a, p. 127, note 8.

48. Pour une étude détaillée du commerce français à Kilwa, voir G. S. P. Freeman-Grenville, 1965.

49. E. A. Alpers, 1975a, p. 161.

50. *Ibid.*, p. 166.

51. R. Oliver et G. Mathew, 1963, p. 156; E. A. Alpers, 1975a, p. 177.

Ainsi, à la fin du siècle, les Būsaʿīdi avaient pris conscience de l'intérêt économique des quelques points de la côte où ils étaient représentés. Ces avantages, joints à diverses considérations politiques et stratégiques, incitèrent Sayyid Ṣaʿīd bin Sultan (1804-1856) à étendre l'autorité de sa dynastie sur la côte puis à établir sa capitale à Zanzibar⁵².

Conclusion

La période traitée dans le présent chapitre a été fertile en bouleversements pour la côte orientale de l'Afrique. Les villes swahili jusqu'alors indépendantes subirent l'invasion portugaise, parfois facilitée par leurs intrigues et leurs rivalités — encore que les tentatives accomplies par les Portugais pour exploiter ces dernières aient parfois tourné à leur désavantage.

Cette invasion a été violente et impitoyable: les Portugais étaient résolus à attaquer les musulmans sur tous les fronts, à s'emparer de leurs terres, à les supplanter dans l'exercice du commerce et, si possible, à les convertir au christianisme de même que les autres peuples adeptes de la religion traditionnelle africaine. En réalité, l'impact religieux a été négligeable. À de rares exceptions près (Yūsuf bin Ḥasan ou certaines femmes, par exemple) les musulmans étaient réfractaires au christianisme. Il est certain qu'il n'est rien resté de l'effort d'évangélisation après le départ des Portugais.

En ce qui concerne les échanges et le trafic commercial dans l'océan Indien, les Portugais ne devaient réussir qu'à moitié. Les villes swahili purent conserver une activité commerciale relativement importante. La réglementation introduite par les Portugais dans ce domaine — monopoles et *carataze* par exemple — a cependant nui aux échanges. Par ailleurs, la cupidité et l'incompétence des administrateurs locaux ont été à l'origine du déclin de certains commerces comme celui de l'or de Sofala. Considérée comme n'ayant qu'un intérêt secondaire par rapport à l'Asie, la côte a suffi cependant à enrichir sinon la Couronne portugaise, du moins ses représentants.

Les villes swahili ont connu des fortunes diverses. Grâce à sa vitalité, Mombasa, victime à plusieurs reprises d'importantes destructions opérées par les Portugais à titre de représailles, a toujours réussi à se relever. Kilwa a moins bien supporté l'adversité, encore que vers la fin du XVIII^e siècle, le trafic des esclaves avec l'île de France lui ait permis de prospérer. Ce redressement devait toutefois être de courte durée puisqu'au début du XIX^e siècle, la ville était éclipsée par Kilwa Kivinje, située sur le continent. D'autres villes de la côte ont disparu à jamais ou sont devenues de simples villages. Leur déclin n'est pas l'œuvre des Portugais; il tient plus vraisemblablement à l'action de peuples comme les Oromo et les Zimba, conjuguée aux modifications de

52. UNESCO, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. VI, chap. 8.

l'environnement. Paté est l'exception qui confirme la règle : elle n'a jamais été aussi prospère qu'aux XVII^e et XVIII^e siècles, ce qui explique probablement pourquoi les Portugais tenaient tant à la réduire. Mais, à la fin du XVIII^e siècle, elle était à nouveau sur le déclin, comme le rapporte le grand poète de la ville, Sayyid 'Abdallāh, dans *Al-Inkishafi*. Seules de nouvelles recherches permettront de répondre aux nombreuses questions qui se posent encore concernant ces villes swahili, leurs dimensions et les facteurs à l'origine de leur essor, de leur épanouissement puis de leur décadence.